

François Gauthier

Jean-Louis Bischoff, *Tribus musicales, spiritualité et fait religieux. Enquête sur les mouvances rock, punk, skinhead, gothique, hardcore, techno, hip-hop*

Paris, L'Harmattan, coll. « Univers musical », 2007,
291 p.

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

François Gauthier, « Jean-Louis Bischoff, *Tribus musicales, spiritualité et fait religieux. Enquête sur les mouvances rock, punk, skinhead, gothique, hardcore, techno, hip-hop* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 142 | avril-juin 2008, document 142-7, mis en ligne le 25 novembre 2008, consulté le 11 février 2012. URL : <http://assr.revues.org/14743>

Éditeur : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales

<http://assr.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://assr.revues.org/14743>

Document généré automatiquement le 11 février 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

© Archives de sciences sociales des religions

François Gauthier

Jean-Louis Bischoff, *Tribus musicales, spiritualité et fait religieux. Enquête sur les mouvances rock, punk, skinhead, gothique, hardcore, techno, hip-hop*

Paris, L'Harmattan, coll. « Univers musical », 2007, 291 p.

Pagination de l'édition papier : p. 191-321

- 1 On sait l'importance de la musique dans l'instruction de la jeunesse, véritable axe autour duquel s'organise une socialité fortement identitaire et effervescente. J.-L. Bischoff, philosophe auteur d'un ouvrage sur Pascal, se penche ici sur plusieurs modulations de ce phénomène qu'il qualifie, à la suite de Michel Maffesoli, de « tribus » musicales. Le regroupement de type tribal, constitué en réseau et lâchement institué, serait un moyen de se différencier tout en appartenant à un groupe de pairs que rassemble une même passion pour la musique et l'esthétique. Cette socialité élective et sélective permet la transgression et la mise à distance de la société sans tomber dans la délinquance au sens de déliaison mortifère (pp. 11-12).
- 2 L'originalité de cet ouvrage, outre la solide documentation, réside dans le fait de traiter parallèlement d'un grand nombre de sous-cultures. Si certaines comme le rock ou la techno ont fait l'objet de maintes études et interprétations d'intérêt variable, c'est toujours au titre d'isolat, et cette contribution constitue ainsi la première monographie du genre en langue française (à signaler l'ouvrage, excellent à maints égards, de l'états-unien Robin Sylvan, *Traces of the Spirit. The Religious Dimensions of Popular Music*, New York, New York University Press, 2002). L'originalité ne réside toutefois pas dans le fait de saisir ces phénomènes à partir d'une analyse du fait religieux, contrairement à ce que certains pourraient penser : il n'existe pratiquement aucune production sur l'une ou l'autre de ces sous-cultures qui ne trouve dans l'outillage des sciences des religions les clés de son interprétation. D'ailleurs, la première chose qui frappe quiconque s'engage sur ces terrains est la prégnance des revendications en termes religieux des acteurs eux-mêmes. Que l'on s'en tienne aux discours des acteurs ou que l'on analyse la dynamique de ces sous-cultures (tout entières construites de rituels, de fêtes, de poursuites d'extase et de communion, d'initiations et d'explorations de soi), on débouche toujours sur le religieux. La question n'est donc pas s'il y a à l'œuvre une dimension religieuse dans ces pratiques (car ce sont des pratiques avant d'être des systèmes de croyances, cf. *infra*), mais à partir de quels critères saisir celle-ci et quel statut donner à cette religiosité. Ici, la musique joue le rôle capital d'*axis mundi* et de source de *mana*, pour utiliser une terminologie un peu désuète : « Régulateur socio-culturel, [la musique] permet au groupe d'acquérir sa cohésion. Dans la mesure où la musique est associée à une démarche plus générale, comme elle satellise des façons de s'habiller, de danser, d'écrire, de penser, de s'exprimer, bref, de se rapporter à soi-même, aux autres et au monde », écrit notre auteur (p. 13). Comme l'a déjà souligné Danièle Hervieu-Léger, au-delà de la revendication des acteurs, la musique joue le rôle d'une « équivalence fonctionnelle de la religion ». Mais équivalence, dans le langage de la plupart des sociologues aujourd'hui, n'est pas identité. Qu'en est-il de la religion aujourd'hui ? Voilà une question que n'aborde pas cet ouvrage mais qui s'impose au lecteur une fois le livre refermé.
- 3 Bischoff parle avec raison de « faits religieux » et non de religion. Il y a des dangers à utiliser le mot religion dont ne semble pas se déprendre une partie non négligeable des travaux en « sociologies des religions » en France : la tentation de glisser de la religion aux religions, laissant alors tout un pan de faits non explorés. Les faits religieux, note Bischoff, s'avèrent empiriquement universels à travers l'histoire sans pour autant que l'on puisse les ramener à

une essence (pour autant que l'on puisse en juger, il y a toujours eu des faits religieux). Ainsi l'auteur s'intéresse-t-il aux tribus musicales en tant que « modes de déploiement alternatifs du croire religieux » au sein d'une « recomposition du croire et du sacré » (p. 33) propre à nos sociétés contemporaines. Philosophe, Bischoff reprend pour ce faire une distinction de Régis Debray entre religieux et spirituel, celui-là désignant « la conviction intérieure en tant qu'elle s'extériorise, le sentiment individuel en tant qu'il se socialise », de « l'intime en relation » en somme, tandis que le spirituel relève symétriquement de « l'intime en déficit de sociabilité » (pp. 20-21). Autrement dit, Bischoff reprend implicitement l'avenue maintes fois empruntée depuis Benjamin Constant et William James suivant laquelle le noyau du religieux serait le foyer intérieur, l'émotion et le sensible, ensuite socialisé (avec les réserves que cela inspire lorsque l'on tente d'étendre cette définition au niveau général, notamment dans des sociétés qui n'ont pas une conception du moi et de l'intériorité) : « La spiritualité apparaît comme l'exercice permanent de cette capacité primordiale ou encore comme la source permanente des opérations humaines de reliance. » (p. 25). De même, le dénominateur commun du religieux se trouverait-il dans la croyance liée à un ordre de réalité suprasensible, fut-elle non spirituelle comme la Nature.

4 Cette perspective permet à l'auteur d'organiser chaque sous-culture musicale autour de thèmes définissant une nébuleuse croyante : paganisme skinhead, occultisme gothique, néo-chamanisme rock (à travers la personne de Jim Morrison), hérésie et gnosticisme punk, expérience du sacré techno, etc. Chaque sous-culture se voit ainsi caractérisée suivant sa « vision du monde ». Il faut dire que, contrairement à la plupart des travaux sur les sous-cultures, l'auteur prend la peine de définir ces appellations, précisant en quoi il s'agit de phénomènes nouveaux mais partageant quelques caractéristiques avec des phénomènes passés. On ne saurait reprocher à l'auteur une méconnaissance de ses objets, loin de là (le lecteur non spécialiste y trouvera une bonne source d'information), mais les résultats de cette démarche n'ont pas permis de dissiper mes doutes quant à leur pertinence. Car il n'est pas certain que le meilleur moyen d'appréhender ces phénomènes soit par le biais de leurs représentations. Il n'est pas dit non plus que la camisole de force ne soit pas nécessaire pour faire entrer les divers courants de ces mouvances sous le drapeau hissé par le savant. Non pas que le travail fait par ce dernier n'apporte pas de lumière sur les phénomènes. Seulement, ceux qui s'y identifient ne le font pas d'abord en fonction de ces représentations ou croyances par ailleurs floues. Aujourd'hui, *l'indétermination du sens* est la condition de possibilité même de la communalisation religieuse. Logique exacerbée dans le cas des sous-cultures qui sont d'abord et avant tout de l'ordre de la pratique. Les recherches montrent bien que même parmi les religions instituées, la croyance en tant que rapport légitimé par une institution n'est plus déterminante de la religiosité, mais plutôt l'efficacité symbolique du croire au sein d'une religiosité autrement plus expérientielle et intramondanisée. Bien que l'auteur écrive que ces « croyances » ne sont pas régulées par une institution, le couple croyance/pratique demeure disloqué, interdisant une réelle explication compréhensive des phénomènes.

5 Voilà sans doute où confine l'approche philosophique, laissant de côté ces autres éléments, véritables « faits sociaux totaux » (Marcel Mauss) à l'échelle de la sous-culture : concerts, fêtes, *battles* de rappeurs, pratiques du graff, danses, marquages corporels, états altérés de conscience, etc. Cherchant des alternatives religieuses, l'approche préconisée par l'auteur ne parvient pas à donner toute leur épaisseur à ces cultures parce que procédant malgré tout d'une définition christianocentrique de la religion, orientée vers la croyance. Or les *faits* religieux ne se réduisent pas sans reste dans la représentation. Surtout lorsqu'il s'agit d'expressions religieuses qui prétendent renouer avec une modalité archaïque, prémoderne voire précivilisationnelle, de la religion. L'anthropologue anglais Robert R. Marrett n'a-t-il pas écrit que la religion sauvage n'est pas tant pensée que dansée ? Les interprétations avancées par l'auteur ne sont ni mauvaises ni fausses, seulement elles n'apportent pas de nouvelles clés à partir desquelles aborder la question de la recomposition du religieux. De plus, et contrairement au livre de Sylvan déjà mentionné, les interprétations des sous-cultures ne sont pas recoupées dans un second temps pour tenter d'en extraire un second niveau d'analyse, plus global. Or les sous-cultures procèdent toutes, depuis la naissance des

premières sous-cultures rock à la fin des années 1950, d'une même matrice – et du coup d'un même rapport au symbolique – qui a trouvé à se répandre dans la culture. Elles sont aussi largement le fait de la jeunesse, donc d'une population transitoire aux prises avec des enjeux symboliques particuliers d'intégration à l'ordre social, ce que devrait prendre en compte l'analyse religiologique de manière plus profonde que ce qu'en dit l'auteur (pp. 11-12). Elles sont également nées avec l'avènement de la société de consommation, ce qui soulève à son tour maints enjeux, pratiquement toujours ignorés par les sciences des religions toutes tendances confondues : en quoi ces nouvelles religiosités sont-elles le produit ou la critique de la société de consommation, par exemple ?

6 La quête de l'acteur sous-culturel serait celle d'un « homme vers le bruit », avance Bischoff. Or, ce qu'il « découvre » n'est autre chose que ce que d'autres ont déjà largement exhumé sous d'autres vocables – et dans le cadre d'une pensée du religieux : pensons à Roger Bastide et sa dialectique entre Instituant et Institué, ou encore ce qu'il dit de l'expérience du sacré sauvage ; pensons évidemment à Georges Bataille et l'attrait de la part maudite, les ressorts de la transgression et l'expérience du sacré comme mise en abîme du sujet ; pensons encore à Victor Turner et sa description de l'extraordinaire rituel comme *communitas* anti-structurelle ; pensons enfin à Jean Duvignaud et la fête comme expérience du Rien... Quoi qu'il en soit, cet « homme vers le bruit » s'inscrirait dans une logique de réenchanteur du monde dans un monde désenchanté (p. 26). S'il est vrai que les acteurs sociaux se pensent de cette manière, il n'est pas certain que l'idée du désenchantement du monde (avec ce qu'elle implique : l'idée d'une modernité désubstantialisante, cage de fer autonome sapant les réserves de sens déposées par l'Histoire...) résiste à une critique philosophique rigoureuse. Comme l'écrivait avec justesse Michel Carrier dans *Penser le sacré. Les sciences humaines et l'invention du sacré* (Montréal, Liber, 2005), c'est peut-être le désenchantement du monde qui constitue la croyance religieuse (le « métaréclit ») de la modernité. C'est alors toute la question de la recomposition du religieux, évoquée par Bischoff sans être thématisée, qui se repose d'une toute autre manière...

7 Les sous-cultures analysées par l'auteur demeurent des marginalités, sans commerce clair avec la société en général. Comment les sous-cultures s'articulent-elles avec l'ordre social dans son ensemble ? Le phénomène général des sous-cultures, voire la catégorie de la jeunesse elle-même telle qu'on la connaît, est apparu en même temps que l'avènement de la société de consommation et des médias de masse. Les sous-cultures entretiennent vis-à-vis de cette société (le « système ») une position critique, plus ou moins rebelle et subversive, la taxant d'instance massifiante, insignifiante, hypocrite et conformiste. Il s'agit pourtant d'une chimère, la société de consommation étant plutôt une société de la *distinction*. Cet écart mérite éclaircissement car intimement lié à la constitution même des sous-cultures. La dimension religieuse s'avère intimement liée au politique compris à la fois comme rapport au pouvoir et institution d'un « nous » contre un « eux » (ceci est particulièrement évident chez les punks, skinheads et hardcore sur lesquels se penche l'auteur). Or, dire que les tribus musicales apparaissent lorsque la forme politique moderne, définie par le projet, est saturée (p. 242), en appelle à un approfondissement. Quels rapports entre le politique et le religieux ? Sans doute le philosophe aurait-il pu investir cette avenue là avec profit, en référant aux travaux de Charles Taylor notamment et son interprétation de l'individualisme hypermoderne comme la radicalisation de la culture moderne de l'expression et de l'authenticité. Interroger le politique est sans doute une manière d'aborder la modernité religieuse autrement que comme désenchantement du monde.

8 Il n'empêche que ceux qui travaillent sur ces phénomènes devront prendre acte de ce livre qui conserve plusieurs qualités. Il est indéniable par ailleurs que l'interprétation de ce type de phénomène en termes religiologiques demeure la bienvenue et devrait retenir l'attention des sociologues. Il n'est toutefois pas certain qu'il convaincra les réticents à voir dans ces phénomènes une dimension authentiquement religieuse. Pour ce, les travaux sociologiques rendent mieux les enjeux existentiels. Ma critique, on l'aura compris, porte pour l'essentiel sur le fond conceptuel qui détermine le regard savant et qui laisse en suspens plus de

questions, à terme, qu'il n'en résout. La contemporanéité religieuse, tant conceptuellement qu'empiriquement, reste à penser.

Pour citer cet article

Référence électronique

François Gauthier, « Jean-Louis Bischoff, *Tribus musicales, spiritualité et fait religieux. Enquête sur les mouvances rock, punk, skinhead, gothique, hardcore, techno, hip-hop* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 142 | avril-juin 2008, document 142-7, mis en ligne le 25 novembre 2008, consulté le 11 février 2012. URL : <http://assr.revues.org/14743>

Référence papier

François Gauthier, « Jean-Louis Bischoff, *Tribus musicales, spiritualité et fait religieux. Enquête sur les mouvances rock, punk, skinhead, gothique, hardcore, techno, hip-hop* », *Archives de sciences sociales des religions*, 142 | 2008, 191-321.

Droits d'auteur

© Archives de sciences sociales des religions
